

— —

—

*LA MONTAGNE
MAGIQUE*
DE THOMAS MANN

*LE DICTIONNAIRE
NIETZSCHE*
DE DORIAN ASTOR

— —

La Montagne magique

Thomas Mann

traduite, annotée et postfacée

par Claire de Oliveira

Fayard, septembre 2016

« J'ai toujours eu beaucoup de chance avec la traduction française de mes livres », déclarait Thomas Mann, toujours prompt à saluer les efforts de ses traducteurs, et plus particulièrement ce « point culminant » que constituait pour lui « la version française du *Zauberberg*, *La Montagne magique*, par Maurice Betz¹ », parue en 1931 aux éditions Fayard. Pourtant, quatre-vingt-cinq ans après, en septembre 2016, la même maison annonce à nouveau la sortie du roman, confié à Claire de Oliveira par l'éditrice Mireille Barthélémy. Comme d'autres retraductions d'œuvres marquantes (*Ulysse* de Joyce en 2004, *Tom Sawyer* et *Huckleberry Finn* par le regretté Bernard Hoëpffner en 2008, *Berlin Alexanderplatz* de Döblin par Olivier Le Lay en 2010...), celle-ci alimente l'actualité littéraire et suscite un réel intérêt.

Né en 1875 à Lübeck, d'abord conservateur, puis grande voix de la résistance allemande au nazisme, exilé en Suisse dès 1933 et aux États-Unis ensuite, déchu de sa nationalité allemande en 1936, mort en 1955 à Zurich, Thomas Mann fait figure d'auteur allemand par excellence auprès du public français. Avec quelque retard, ses œuvres de fiction franchissent la frontière et lui-même séjourne à Paris, où il donne des conférences, notamment en 1931 puis en 1950. Après son ami Félix Bertaux, qui contribue à sa reconnaissance en France en traduisant *La Mort à Venise*, plusieurs traducteurs de notoriété

¹ Thomas Mann, conférence en français, années 1940-1950, archive diffusée dans « La Cause des auteurs », émission présentée par Matthieu Garrigou-Lagrange avec Claire de Oliveira, France Culture, le 13 décembre 2016.

inégal se partageront les œuvres de Thomas Mann, dispersées chez différents éditeurs. Un événement majeur survient en 1929 : l'attribution du Prix Nobel de littérature. Fort de cette légitimité nouvelle, l'auteur cherche à assurer la continuité et la qualité de ses traductions. Pour la France, il se rapproche d'abord des éditions Fayard. Trois ans plus tard, en 1932, Geneviève Bianquis signera donc chez Fayard *Les Buddenbrook*, version française de son premier roman paru dès 1901. Plus tard, le flambeau sera repris par la brillante polyglotte Louise Servicen, aux éditions Gallimard. Mais c'est d'abord à Maurice Betz (1898-1946) que Fayard confie en urgence le dernier succès de l'auteur récemment nobélisé, *Der Zauberberg*, paru en 1924 chez le grand éditeur allemand Fischer.

Tout juste trentenaire, Betz est déjà une figure intéressante de la vie littéraire parisienne. Alsacien ayant opté pour la France en 1915, avocat, romancier, chroniqueur et poète, il est et restera longtemps le traducteur attitré de Rilke en France. Grâce à lui, les Français vont bientôt faire la connaissance du protagoniste de *La Montagne magique*, Hans Castorp, jeune ingénieur natif de Hambourg, et le suivre du « cocon neigeux » des Alpes suisses jusqu'aux tranchées boueuses de la Grande Guerre, où son sort demeure incertain. Nouveau Candide, Castorp découvre au sanatorium de Davos la maladie, la mort, l'amour, et attrape au vol les grands débats politiques, scientifiques et philosophiques de l'Europe. À ce pavé d'un millier de pages, l'auteur a consacré une douzaine d'années de sa vie, de part et d'autre de l'armistice de 1918. Maurice Betz réussit l'exploit de le traduire en à peine plus d'un an – sans ressources en ligne ni forum d'entraide terminologique, sans traitement de texte ni tableur, à l'ère des timbres, des enveloppes et des bibliothèques spécialisées dont le catalogue, fiches bristol dans de petits tiroirs de bois, se consulte uniquement sur place.

Rien de commun entre ces deux moments, ces deux contextes, ces deux projets de traduction, sinon une œuvre originale, une maison d'édition et une langue d'arrivée, le français. Sans oublier un titre célèbre, conservé notamment pour l'allitération en M, loin de l'original certes, mais majestueuse, et de forme incontestablement montagnarde.

Cinq années de travail intense ont été nécessaires à l'élaboration

de cette livraison 2016 qui est aussi, on peut s'en étonner, la première édition critique en langue française². Comme le souligne volontiers la traductrice, maîtresse de conférence en études germaniques à l'université Paris-Sorbonne, la version française bénéficie à la fois de ses propres investigations, du recul historique apporté par les décennies et des nombreux travaux de recherche consacrés à Thomas Mann et à son œuvre. Spécialiste de littérature roumaine de langue allemande, traductrice d'auteurs reconnus comme Herta Müller, Ingeborg Bachmann ou Stefan Zweig, mais aussi de contemporains moins en vue, Claire de Oliveira connaît le rôle de défricheur du traducteur littéraire³. Ici, sa mission est tout autre : le défi était d'oser, à la manière d'un alpiniste attaquant un sommet par une nouvelle voie, « se mesurer » à une œuvre intimidante, monumentale. La métaphore alpine s'impose, pour ce livre plus que pour tout autre.

Pareille aventure suppose d'importants choix éditoriaux. Depuis les années soixante, les couvertures de la maison Fischer montraient diverses vues de sanatoriums ; dans les années 2000, celles-ci ont fait place à des chaises de fer forgé « 1900 » à demi ensevelies sous la neige. Le cliché en noir et blanc de Jacques-Henri Lartigue⁴ évoque une sociabilité des élites européennes d'avant-guerre, défiée, menacée par la force ironique des éléments. Le grand format français, d'abord non illustré, s'orne dans les années quatre-vingt-dix d'un paysage peint sagement encadré. Mais sur les rayons des librairies et des bibliothèques, on trouve bien plus souvent un Livre de poche dont les couvertures successives, à l'exception de la plus récente, sont toutes en cadres, vignettes strictes et angles droits (escalier, portes, carrelages, fenêtres...). Parti pris remarquable, la nouvelle couverture Fayard rompt avec tout contexte culturel, toute tradition scolaire. Couleur de neige et d'argent, la nouvelle *Montagne magique* pourrait être une épopée à la Frison-Roche, ou mieux encore, une

2 Le 22 juin 2017, la traduction a été saluée par le Prix Jules-Janin de l'Académie Française.

3 Voir dans ce même numéro l'article de Catherine Weinzorn intitulé « Des auteurs venus d'ailleurs qui écrivent en allemand ».

4 La photo est pourtant prise à Opio, dans l'arrière-pays niçois, en 1945.

randonnée spirituelle dans les sommets du Népal ou du Tibet. Le carton satiné évoque la sérénité des hauts sommets chantée par les poèmes de Goethe, mais aussi le packaging d'un produit de luxe – parfum, stylo, ordinateur immaculé. Une autre métaphore est convoquée, celle de l'air pur des hauteurs. « Nouvelle traduction », annonce en grandes capitales sur fond bleu sombre le bandeau promotionnel, enrichi d'un hommage signé par Marie Darrieussecq : « Un nouveau souffle pour *La Montagne magique*, un sommet ». Le « sommet », c'est l'œuvre elle-même, mais aussi l'exploit de la traductrice partie à sa reconquête. Trouver un « second souffle », faire respirer le texte, et avec lui le lecteur : telle serait donc la vertu de cette retraduction.

Espace de commentaire intimement lié au travail de traduction, les notes font la part belle aux citations et allusions bibliques, gréco-latines et autres. On y mesure aussi l'omniprésence d'une culture classique et romantique allemande, lied, opéra, mais surtout Goethe et son premier *Faust*, véritable sous-texte théâtral dont le lecteur francophone ne perçoit que trop peu le formidable écho sur la scène du roman. Les annotations mettent aussi l'accent sur certains phénomènes d'écriture, comme les savoureux passages « en français dans le texte ». Dans une mémorable scène de carnaval au sanatorium, l'auteur fait ainsi dialoguer en français, à la manière d'un Tolstoï, Hans Castorp et la belle Clavdia Chauchat – un Allemand et une Russe⁵ – jusqu'à une fiévreuse et extravagante déclaration d'amour. On saisit ici la genèse de ce morceau de bravoure, entièrement forgé « à l'aide d'un dictionnaire » par Thomas Mann lui-même, puis relu par deux amis qui l'amendent partiellement, laissant ici et là des tournures d'une intéressante bizarrerie (« le frissonnement de mes membres », « l'exhalation de tes pores »).

Enfin, rendant hommage à l'audace de son prédécesseur, la post-face de Claire de Oliveira n'attaque nullement la lecture, la méthode

5 « Moi, tu le remarques bien », dit Hans, « je ne parle guère le français. Pourtant, avec toi, je préfère cette langue à la mienne, car, pour moi, parler français, c'est parler sans parler, en quelque manière – sans responsabilité, ou comme nous parlons en rêve. Tu comprends ? / – À peu près. », répond Clavdia, p. 350.

ou le style de Maurice Betz. Ici comme ailleurs⁶, la traductrice met en perspective ce qui a pu conduire à la perte de détails factuels, de variations de registre et surtout de tous les jeux de mots déjà « heideggeriens » qui émaillent le texte allemand. Le nouveau projet de traduction est présenté de façon succincte : démarche critique, attention portée aux registres et à l'humour, restitution de la musicalité et donc aussi de la dissonance du texte. Claire de Oliveira offre en revanche une brillante interprétation du livre de Thomas Mann, qu'elle propose de lire comme une somme hétérogène et foisonnante imprégnée d'ironie nietzschéenne, illustrant avant tout « le refus de s'inféoder à un certain conformisme littéraire ou, politiquement parlant, à une idéologie ».

Cette relecture informée, curieuse et sensible d'un texte lentement médité où le plus infime détail prend sa place dans un vaste ensemble signifiant constitue une séduisante invitation à lire aujourd'hui – à « relire », selon la formule consacrée – un sommet de la *Weltliteratur*.

Hélène Boisson

6 Cf. l'émission de France Culture citée plus haut, 13 décembre 2016, ou plus récemment une intervention au Printemps de la Poésie, 9 juin 2017.
